



HAL
open science

Commémorer les épidémies dans un monde changeant : mémorialisation de la peste et autres fléaux infectieux du Moyen Âge à nos jours

Dominique Castex, Sacha Kacki

► To cite this version:

Dominique Castex, Sacha Kacki. Commémorer les épidémies dans un monde changeant : mémorialisation de la peste et autres fléaux infectieux du Moyen Âge à nos jours. *L'Espace Politique*, 2021, 41, 10.4000/espacepolitique.8598 . hal-03169531

HAL Id: hal-03169531

<https://hal.science/hal-03169531>

Submitted on 7 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Commémorer les épidémies dans un monde changeant : mémorialisation de la peste et autres fléaux infectieux du Moyen Âge à nos jours

Commemorating epidemics in a changing world: commemorating the plague and other infectious scourges from the Middle Ages to the present day

DOMINIQUE CASTEX ET SACHA KACKI

RÉSUMÉ : Les épidémies qui ont marqué l'histoire des sociétés humaines font l'objet, depuis des décennies, de recherches actives dans des domaines aussi divers que l'histoire, la sociologie, la démographie historique ou l'archéo-anthropologie. Cependant, la question de l'ancrage mémoriel de ces événements meurtriers et des formes au travers desquelles il s'est matérialisé demeure encore largement inexplorée. Le présent article, à visée exploratoire, contribue à combler cette lacune en livrant un aperçu des attitudes commémoratives déployées par différentes sociétés, tant par le passé que de nos jours, à l'endroit de ces événements et de leurs victimes. Fondé sur l'exploitation croisée de sources textuelles, iconographiques et archéologiques, notre propos se focalise dans un premier temps sur la mise en mémoire des grandes épidémies de peste qui ont frappé l'Europe durant le Moyen Âge et l'Époque moderne. Il aborde, dans un second temps, les formes de commémorations liées à diverses épidémies d'Époque contemporaine, notamment aux plus meurtrières (variole, choléra, typhus, Ébola, sida). Le corpus étudié met en lumière la diversité des médias mobilisés dans la construction mémorielle entourant ces événements (patrimonialisation de lieux emblématiques, création d'objets et de monuments commémoratifs, fêtes et cérémonies, représentations artistiques). Abordé sous un angle diachronique, les données rapportées livrent un faisceau d'indices convergents des changements progressifs qui s'amorcèrent dès la deuxième moitié du XVII^e siècle, et plus encore au XVIII^e siècle, les constructions idéologiques et politiques du souvenir prenant peu à peu le pas sur le discours religieux.

Mots-clés : épidémies, peste, souvenir, mémorial, archéologie, représentations artistiques

Keywords: epidemics, plague, remembrance, memorial, archaeology, artistic representations

INTRODUCTION

Ce numéro spécial de *L'Espace politique*, qui par un hasard de circonstances prend forme en pleine crise sanitaire du Covid-19, nous invite à nous interroger sur les traces mémorielles qu'ont laissées les grandes épidémies auxquelles nos civilisations ont précédemment été confrontées. Tous deux archéo-anthropologues, nous nous étions questionnés depuis quelques temps déjà sur la perpétuation de la mémoire de ces événements meurtriers et des lieux d'inhumation leur étant associés, sans avoir toutefois formalisé la moindre publication à ce sujet. Aussi, l'objectif que nous nous sommes fixé en participant à ce numéro était de renouveler notre approche de cette question, en nous intéressant non seulement aux observations issues du champ de l'archéologie, mais également aux informations consignées dans les sources textuelles et iconographiques, tant anciennes qu'actuelles, qui se font l'écho des différentes formes de commémoration mises en œuvre à la suite d'épidémies.

Une telle étude ne saurait être entreprise sans définir au préalable ce qui en constitue l'élément central de la problématique, à savoir l'action de commémoration. Emprunté au latin classique *commemorare*, de *cum* (ensemble) et *memorare* (se rappeler), le verbe commémorer signifie originellement « mentionner, évoquer »¹. Attesté au XIII^e siècle dans le vocabulaire chrétien pour évoquer les défunts, en particulier des saints dont on convoque la mémoire lors de jours prescrits, il va peu à peu prendre un sens laïc, civil et progressivement sous-entendre l'idée plus large de « rappeler un fait », de « faire ensemble œuvre de mémoire » (Pruvost, 2013, p. 203). B. Cottret et L. Henneton (2010) jugent la commémoration comme l'un des fonctionnements privilégiés de la mémoire historique, tout en soulignant (p. 7) « commémorer, c'est [...] tenir à distance, et en quelque sorte répéter sur le mode symbolique pour éviter la répétition du tragique ». Le concept des « lieux de mémoire » a quant à lui été forgé par l'historien Pierre Nora (1997). Il a été défini précisément – et repris par la suite dans l'édition du Grand Robert de la

¹ Le Trésor de la langue française informatisé, version électronique du Trésor de la langue française, dictionnaire de référence des XIX^e et XX^e siècles en 16 volumes, réalisée par le laboratoire ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), [En ligne], achevée en 2004, <http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>.

Langue Française² – comme « unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique d'une quelconque communauté ». Pris dans un sens métaphorique au départ, cette notion s'est par la suite matérialisée et spatialisée. Progressivement assimilés à des édifices, des sites, les lieux de mémoire sont devenus le support de commémorations, des endroits où s'est cristallisée et s'est réfugiée une mémoire collective (Veschambre, 2009). Rappel d'événements historiques importants, ils représentent donc les constructions d'un regard sur le passé et par là même des choix et des volontés, religieuses et politiques, de « faire mémoire ».

Partant de ces définitions, nous concentrerons notre analyse sur les lieux de mémoires et les formes variées de commémoration liés à certaines épidémies dont la radicalité a marqué les esprits. La peste, en raison de sa durée et de ses effets dévastateurs, y occupera une place de choix. Les traces mémorielles qu'a laissées cette maladie au fil des siècles seront analysées au travers d'une approche couplant l'exploitation de données archéologiques et un recueil documentaire concernant les formes matérielles et immatérielles de ses commémorations et les formes d'expression artistique qu'elle a pu susciter. C'est pour la période contemporaine, et avec le recours à des données plus récentes, que nous pourrions par la suite nous interroger sur les souvenirs laissés par d'autres épidémies meurtrières.

LA COMMÉMORATION DES ÉPIDÉMIES DE PESTE DU BAS MOYEN ÂGE À L'ÉPOQUE MODERNE (XIV^E-XVIII^E SIÈCLES)

Parmi les nombreuses maladies qui furent par le passé responsables d'épidémies, la peste est indéniablement celle qui a marqué le plus vivement et durablement les mentalités, à tout le moins au sein des sociétés européennes. Sa triste notoriété tient tant à l'extrême létalité qui la caractérise en l'absence d'une antibiothérapie adaptée – 40 à 70 % de décès chez les individus souffrant de la forme bubonique de l'affection, 100 % chez ceux développant une forme pulmonaire (Demeure et Carniel, 2009) – qu'à la fréquence de ses assauts antérieurement à l'avènement des thérapeutiques modernes. Elle emporta en Occident des dizaines de millions de vies, d'abord entre le VI^e et le VIII^e siècle (première pandémie, dite « peste justinienne »), puis entre le XIV^e et le XVIII^e siècle (deuxième pandémie), avant que ne soient enfin percés à jour sa cause (la bactérie *Yersinia pestis*) et son mode de propagation (l'inoculation du bacille dans l'organisme humain par la piqûre de puces s'étant précédemment nourries sur des animaux infectés) à la fin du XIX^e siècle (Yersin, 1894 ; Simond 1898).

La première pandémie de peste, dont ne subsistent comme témoignages que de rares mentions textuelles et vestiges archéologiques, est assez largement tombée dans l'oubli, si ce n'est chez quelques érudits et historiens en ayant fait leur sujet d'étude (p. ex. Biraben et Le Goff 1969 ; Little 2007). La deuxième pandémie, mieux connue grâce à d'abondantes sources écrites, iconographiques et matérielles, est quant à elle restée vivace dans les mémoires, notamment pour sa vague initiale, la tristement célèbre Peste noire (1346-1353). En l'espace de cinq ans, cette épidémie colonisa l'ensemble des territoires européens, entraînant dans son sillage le décès d'un tiers à la moitié de la population (Benedictow, 2004 ; Barry et Gualde, 2007). Elle ne fut toutefois que la première d'une longue série et l'Europe eut à affronter, des siècles durant, le retour régulier de la maladie, dont les nouvelles vagues, certes plus localisées, provoquèrent également pour certaines un lourd bilan humain.

L'ampleur du traumatisme causé par ces épidémies pesa fortement sur le tissu social des sociétés européennes, générant ou amplifiant les conflits sociaux – p. ex. insurrection paysanne anglaise de 1381 (Byrne, 2012, p. 266-267) –, exacerbant la défiance et justifiant les exactions à l'endroit de certaines communautés – p. ex. persécution des juifs (Horrox, 1994, p. 109-110) –, modifiant durablement la psychologie et la culture des populations occidentales – p. ex. omniprésence du thème de la mort dans l'art (Brossollet 1969). Elle conditionna également une construction du souvenir, fondée sur des médias tant matériels qu'immatériels, visant à garder en mémoire ces événements tragiques, à honorer leurs victimes, à célébrer les saints ayant éloigné le mal et, parfois, à glorifier les figures locales s'étant dressées face à la maladie. Les formes de mémorialisation mises en œuvre furent diverses. Discutées tour à tour dans les pages qui suivent, elles peuvent être classifiées en quatre catégories : (i) la préservation et la signalisation des lieux associées aux flambées épidémiques (p. ex. structures d'accueil des malades, cimetières de pestiférés) ; (ii) la création de monuments commémoratifs (p. ex. colonnes de la peste, croix de peste) ; (iii) la représentation de ces événements sous diverses formes artistiques (p. ex. peinture, littérature, musique) ; (iv) l'organisation de manifestations commémoratives (p. ex. processions religieuses, fêtes).

² Le Grand Robert de la langue française, 2^e édition dirigée par Alain Rey, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2001, 6 vol.

COMMÉMORER LES LIEUX D'ACCUEIL ET D'INHUMATION

Certains lieux spécifiques sont étroitement associés aux épidémies de peste, au point qu'ils sont parfois devenus eux-mêmes le support de l'ancrage mémoriel de ces événements tragiques. C'est notamment le cas de lieux d'accueil et de soin des pestiférés, d'aires sépulcrales où les victimes de la maladie furent enterrées, voire, plus rarement, de lieux privés ou communaux ayant été le théâtre de faits marquants dont on a souhaité perpétuer le souvenir.

Les lieux appartenant à la première catégorie sont, pour leur grande majorité, relativement tardifs à l'échelle de la deuxième pandémie de peste. En effet, durant la Peste noire et ses résurgences des XIV^e et XV^e siècles, les malades n'étaient le plus souvent pas regroupés dans des établissements dédiés, mais assignés à résidence, les médecins venant, dans la mesure de leurs capacités, prodiguer les soins à domicile (administration de mélanges de plantes aromatiques, excision des bubons). Seules quelques rares exceptions sont connues, tel l'hôpital occupant l'île vénitienne du Lazzaretto Vecchio, qui fut dévolu à l'accueil des pestiférés dès le début du XV^e siècle et dont les bâtiments ont été conservés jusqu'à nos jours, maintenant à travers les siècles le souvenir des épidémies récurrentes dont la ville a été affligée. Au cours des siècles suivants, les mesures d'isolement se généralisèrent progressivement. Ainsi, à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, il devint d'usage de reléguer les malades dans des structures dédiées, situées à l'écart des lieux d'habitation (Biraben, 1976). Bon nombre d'entre elles, édifiées à la hâte au moment de l'éclatement d'un foyer de peste, étaient constituées de simples baraquements en bois et brûlées sitôt après la fin de l'épidémie. N'ayant pas laissé de traces pérennes, tant est si bien qu'on n'en connaît actuellement aucun vestige archéologique, ces structures et leurs emplacements sont *de facto* rapidement tombés dans l'oubli. Certaines villes ont, toutefois, dès le XVI^e siècle, et plus encore au XVII^e siècle, préféré la construction d'édifices durables pour assurer l'isolement et la prise en charge des pestiférés lors d'épisodes épidémiques successifs. Ces « maisons de la peste » ont, pour certaines, été préservées et leur dénomination et fonction initiales gardées en mémoire, en dépit d'un changement ultérieur de dévolution (Byrne, 2012, p. 280). Ainsi, plusieurs cités néerlandaises, comme Gouda et Utrecht, ont conservé leur *pesthuis*. De même, en Allemagne, les villes de Passau, Halle et Werne abritent toujours une *pesthäus*. Celle de Passau est notamment célèbre pour avoir été dotée d'une porte sculptée, qualifiée de *pesttürl* (littéralement, « porte de peste ») car présentant en son centre une ouverture pourvue d'un petit volet grillagé, qu'on dit avoir servi pour passer aux malades nourriture et médicaments sans avoir à pénétrer dans les lieux. La volonté des générations suivantes de pérenniser la mémoire de ce lieu et de sa fonction s'est matérialisée par sa reconstruction et la reproduction de sa porte d'origine en 1693, après que le bâtiment fut détruit par deux incendies dans le courant du XVII^e siècle. Cette aspiration d'ancrer matériellement la commémoration des épisodes de peste autour de lieux emblématiques de l'épidémie a même, dans certains cas, conduit à prêter à certains édifices une histoire qui ne fut pas la leur. Ainsi, à Maastricht, la soi-disant *pesthuis* du quartier de Jekerkwartier n'a en réalité jamais accueilli le moindre pestiféré (à la différence de casernes voisines) et n'entretient donc avec les épidémies qu'une relation symbolique participant à une construction mémorielle de ces épreuves passées.

Plus encore que les structures d'accueil des malades, les cimetières au sein desquels les victimes de la peste ont été inhumées ont fréquemment constitué un support matériel du souvenir de ces épidémies. Nombre de ces espaces sépulcraux sont connus par les sources historiques et/ou l'archéologie, lesquelles offrent à voir la diversité des attitudes mémorielles adoptées vis-à-vis de ces lieux. Concernant la Peste noire, les informations disponibles restent assez lacunaires. Ceci tient probablement en grande partie au fait que la majeure partie des victimes ont, à l'instar de leurs contemporains morts d'autres causes, été enterrées dans les cimetières communautaires (Kacki et Castex, 2012 ; Castex et Kacki, 2015). Si leur mise en terre a certes parfois été opérée selon des modalités inhabituelles, notamment au sein de grandes fosses à vocation collective qualifiées par les archéologues de « sépultures multiples » (Leclerc et Tarrête, 1988), les lieux de ces inhumations, traditionnels, n'ont pas été spécifiquement associés à la peste dans l'esprit des générations suivantes³. Une exception doit toutefois être faite en ce qui concerne la ville de Londres où, fait rare pour la période, ont été aménagés dès le début de l'épidémie deux grands cimetières pour accueillir les morts de la peste (respectivement, West Smithfield et East Smithfield). Le premier d'entre eux a vu construire à son emplacement, en 1371, un monastère de l'ordre des Chartreux (*Charterhouse*) destiné à sanctuariser le lieu et à veiller sur les quelque 50 000 victimes qui y auraient été enterrées (Byrne, 2012, p. 280). Il s'y élève toujours aujourd'hui. Le cimetière d'East Smithfield aurait, de même, reçu la construction d'une chapelle, dédiée à la Sainte Trinité, qui n'a toutefois pas joui de la même pérennité. Sa présence à cet emplacement, suggérée par des textes historiques, a pu être attestée par l'identification de ses vestiges lors d'une fouille archéologique de grande ampleur menée sur le site, qui a par ailleurs conduit à l'exhumation des squelettes de plus de 600 pestiférés (Grainger *et al.*, 2008). Dans les siècles suivants, les cimetières dédiés à l'inhumation des victimes des épidémies se généralisèrent, et pareils monuments commémoratifs furent édifiés sur certains d'entre eux. Ce fut par

³ On notera toutefois que dans certains de ces cimetières les sépultures de pestiférés étaient regroupées dans une même zone (Kacki et Castex 2012). On ne peut donc pas exclure que ces secteurs aient pu être longtemps identifiés, dans la tradition orale, comme « carré des pestiférés ».

exemple le cas sur la colline lisboète de Bairro Alto, utilisée comme lieu de sépulture lors d'une épidémie de peste en 1505. Une chapelle dédiée à saint Roch, saint patron protecteur contre la peste, y fut érigée l'année suivante. Le roi du Portugal, Manuel I^{er}, aurait même fait ramener de Venise une relique du saint, qui aurait été portée en procession en haut de la colline et placée dans cette chapelle avant sa consécration (1515). De manière moins ostentatoire, l'emplacement d'autres cimetières a été durablement matérialisé par l'installation de stèles ou de croix mémorielles. C'est notamment le cas du cimetière de pestiférés de Lariey, situé à l'extérieur du village de Puy-Saint-Pierre (Hautes-Alpes), sur le versant oriental du mont Prorel, à 1500 m d'altitude et en pleine zone forestière. Cet ensemble funéraire, qui regroupait les tombes d'une trentaine de victimes de l'épidémie de peste de 1629-1630, était encore signalé par une croix en bois au moment de sa fouille au début du XXI^e siècle (Signoli *et al.*, 2007). Ce marqueur topographique et mémoriel, où sont gravés les mots « Cimetière de la Peste », aurait été remplacé à au moins trois reprises depuis la période des inhumations, dont le souvenir s'est transmis de générations en générations par tradition orale, motivant l'organisation de processions commémoratives annuelles vers ce lieu jusqu'au milieu du XX^e siècle (Signoli *et al.*, 2007, p. 117). Enfin, d'autres cimetières, sans avoir reçu l'installation de structures en matérialisant l'emplacement, ont été sanctuarisés sous la forme de parcs ou de jardins, dont les noms remémorent encore parfois les épidémies qui ont marqué les lieux. Ainsi, à Helsinki (Finlande), le parc de la vieille église (*Vanha kirkkopuisto*) est également connu sous le nom de « parc de la peste » (*Ruttopuisto*), marquant la localisation d'une aire funéraire dédiée aux 1185 victimes de la peste de 1710 (Byrne, 2012, p. 280).

Concernant la commémoration des cimetières de pestiférés, il convient de souligner que l'implantation d'une structure mémorielle visant à en signaler l'emplacement n'a, en l'occurrence, pas toujours respecté la réalité topographique des lieux, notamment lorsqu'elle est intervenue à distance du moment de l'épidémie. À titre d'exemple, la croix qui se dresse sur la colline du Gay à Capdrot (Dordogne), érigée en 1890, est censée marquer l'emplacement d'un secteur d'inhumation en lien avec une épidémie de peste ayant frappé le village en 1350. Si cet événement est clairement attesté par plusieurs chroniques historiques, une intervention de diagnostic archéologique réalisée en haut de la colline, dans l'environnement immédiat de la croix, n'a permis de repérer aucune sépulture (Castex, 1998). Comme souligné plus haut concernant certains bâtiments auxquels on a indûment prêté le statut d'ancienne « maison de la peste », il apparaît donc que ces formes de commémoration ont parfois accordé plus d'importance à la dimension symbolique du cimetière qu'à sa matérialité. Par ailleurs, si l'on a attribué à certains cimetières de pestiférés une forte valeur commémorative, il faut se garder d'y voir une attitude universellement adoptée. De nombreux autres cimetières du même type sont, au contraire, rapidement tombés dans l'oubli. Ainsi, sur la cinquantaine de sites funéraires tout ou partie liés à la deuxième pandémie qui sont actuellement connus par l'archéologie (pour inventaire, voir Kacki 2020), seule une poignée a fait l'objet de formes durables de commémoration. Les autres, souvent découverts de manière fortuite lors de travaux d'aménagement du territoire, ne sont pour la plupart pas même signalés dans les sources historiques qui nous sont parvenues. Il semblerait même que l'on ait, dans certains cas, cherché à effacer délibérément le souvenir des lieux. Le site archéologique des Fédons à Lambesc (Bouches-du-Rhône) constitue à cet égard un exemple particulièrement tangible. Cette parcelle de terrain a accueilli, à la fin du XVI^e siècle, une infirmerie de peste et son cimetière, dont la fouille exhaustive a permis d'exhumer 133 victimes de la maladie (Bizot *et al.*, 2005). La chronologie de fonctionnement des lieux est très précisément connue, grâce aux registres de l'infirmerie et à divers documents émanant du conseil de la ville : il fut en usage entre les mois d'avril et de septembre 1590. Or, un acte notarié daté de 1594 nous apprend que le terrain est revenu, au plus tard cette année-là, à l'usage agricole (Rigaud, 2005, p. 32-33). Plus jamais mentionné dans les textes, le cimetière fut donc volontairement occulté par cette rapide réoccupation, qui pourrait témoigner d'un souci d'effacement délibéré de la mémoire, voire d'une relative indifférence pour les victimes, dans un contexte de banalisation des épidémies.

Outre les établissements d'accueil des malades et les cimetières, certains autres lieux sont, plus exceptionnellement, restés associés à la peste dans les mémoires. C'est, entre autres exemples, le cas de l'esplanade de la Tourette à Marseille, immortalisée par les tableaux de M. Serre et J.-F. de Troy comme un lieu emblématique de la peste de 1720 (cf. *infra*) et où sera érigé en 1886 un buste du Chevalier Roze, héros local de l'épidémie. C'est également le cas du « mur de la peste », construction en pierre sèche haute de 2 mètres et s'étendant sur 27 kilomètres dans les monts de Vaucluse, qui fut bâtie en 1721 pour protéger par l'isolement le Comtat Venaissin de la peste qui sévissait en Provence, et qui a depuis été conservée. Dans de rares cas, c'est même l'ensemble d'une localité qui est devenu le symbole d'une épidémie. Il en va ainsi du village anglais d'Eyam dans le Derbyshire, aujourd'hui encore surnommé le « village de la peste » (*plague village*), après que les villageois ont fait preuve, lors de l'épidémie de peste 1665-1666, d'une attitude exemplaire, parfois qualifiée d'autosacrifice, en se cloîtrant chez eux et en coupant tout contact avec l'extérieur pour éviter la propagation du mal hors de leur bourgade. Devenu un modèle de comportement collectif héroïque pour les Britanniques, le village est devenu en lui-même un mémorial de la peste, où chaque maison, chaque bâtiment et chaque espace communal de l'époque est commémoré (Byrne, 2012, p. 137-138). Depuis lors et jusqu'à aujourd'hui, une liturgie et une procession communale sont organisées chaque année en mémoire de l'évènement.

EX VOTO, STATUAIRE ET MONUMENTS

La commémoration des épidémies de peste, loin de se limiter à la seule préservation de quelques lieux emblématiques en lien avec leur gestion, s'est largement accomplie par la création de supports matériels du souvenir. Les formes que prirent ces derniers furent variables, allant de modestes inscriptions (plaques commémoratives et graffiti) à d'ostentatoires monuments (croix monumentales, colonnes de peste et églises).

Pour la plupart convaincus que la peste avait été envoyée sur Terre par Dieu pour punir les hommes de leurs péchés, les contemporains de la Peste noire et de ses résurgences furent nombreux à voir leur unique espoir de salut dans la réalisation d'actes de dévotion et la formulation de vœux appelant la clémence divine. Certains survivants offrirent, en retour de l'accomplissement de ceux-ci, des *ex voto* à destination des lieux de culte, pouvant correspondre selon les cas à de petites figures de cires, des statues, des éléments d'autel peints, voire des chapelles décorées et dédiées à quelque saint à qui l'on attribuait le mérite d'avoir mis fin à l'épidémie (Byrne, 2012, p. 279). En réponse à l'exaucement de ces vœux ou de manière spontanée, les autorités religieuses et communales bâtirent également de manière fréquente, à la suite d'épidémies, des églises dédiées au Christ, à la Vierge ou à certains saints protecteurs contre la peste, en tête desquels saint Sébastien et saint Roch. De tels édifices sont connus partout à travers l'Europe, entre autres en Slovénie (église dédiée aux saints Roch, Sébastien et Fabien, XV^e siècle), en République tchèque (église Saint-Roch, XVII^e siècle), en Autriche (église Saint-Charles-Borromée, XVIII^e siècle) et en Italie – notamment à Venise, où pas moins de cinq églises votives ont été bâties à la suite d'épidémies de peste aux XV^e (*San Giobbe* et *San Rocco*), XVI^e (*San Sebastiano* et *Il Redentore*) et XVII^e (*Santa Maria della Salute*) siècles (Avery, 1966). Matérialisation de la reconnaissance des populations envers Dieu et ses saints pour les avoir délivrés du mal, ces édifices, à l'instar d'*ex voto* moins ostentatoires, ont été les médias d'une forme de prophylaxie spirituelle face au risque de futures épidémies et ont maintenu dans les mémoires le souvenir des événements terribles en conséquence desquels ils furent érigés. Ces modes de mémorialisation comportèrent indéniablement une dimension hautement politique, s'accompagnant d'une glorification de l'Église catholique et de l'affirmation de sa toute-puissance pour assurer le salut du peuple.

L'empreinte du religieux est également prégnante dans les représentations portées par d'autres monuments commémoratifs de la peste, commandités par des chefs d'état ou édiles et implantés dans l'espace public. C'est notamment le cas concernant les colonnes de peste, imposants monuments dédiés au souvenir d'une épidémie et de ses victimes, qui fleurirent aux XVII^e et XVIII^e siècles⁴, en particulier en Europe Centrale. Parmi les plus célèbres, on citera celles de Trèves en Allemagne, de Vienne, Linz et Baden en Autriche, de Budapest et Szentendre en Hongrie, de Telč, Mikulov et Kutná Hora en République tchèque, de Banská Štiavnica et Kremnica en Slovaquie, ou encore celle de Naples en Italie (Byrne, 2012, p. 280). Pour la plupart d'esthétique baroque, ces mémoriaux figurent classiquement les statues de saints anti-pestueux, de la Vierge et l'Enfant, ainsi que d'anges prenant leur envol, autant d'éléments iconographiques qui célèbrent l'intercession divine dans la fin de l'épidémie. Pour autant, d'autres facteurs ont parfois conditionné la composition de telles colonnes, en particulier la volonté d'affirmations politiques en lien avec des conflits ou changements de régimes. La *pestsäule* de Vienne (Autriche) en constitue l'un des plus parfaits exemples (Lavocat, 2014, p. 139-141). Créée suivant le souhait de l'empereur Léopold 1^{er} à la suite de l'épidémie de peste qui frappa Vienne en 1679, elle prit tout d'abord la forme, lors de son inauguration en 1680, d'une simple colonne en bois surmontée par le groupe sculptural de la Trinité. Sa création fut toutefois rapidement interrompue face aux difficultés financières éprouvées par la cité, puis à cause du siège de Vienne par les Ottomans en 1683. Après la victoire sur ces derniers et l'annexion par l'Autriche de nouveaux territoires en Bohême et en Hongrie, sa construction reprit avec une nouvelle équipe, mais également de nouvelles intentions, l'objectif n'étant plus alors uniquement de remercier Dieu pour sa clémence, mais également d'utiliser ce projet architectural pour célébrer une victoire et illustrer la gloire de l'Autriche. Ainsi, sans déroger à l'iconographie traditionnelle de telles colonnes, la composition retenue est polysémique : l'allégorie de la foi repoussant la peste en Enfer qui en occupe le niveau inférieur renvoie métaphoriquement à la bataille gagnée contre les hérétiques turcs (Boeckl, 1996, p. 53-54) ; l'apposition sur ses trois côtés des armoiries respectives de l'Autriche et des deux territoires conquis les associent implicitement aux trois personnages composant la Trinité (Lavocat, 2014, p. 140-141), légitimant de la sorte le pouvoir monarchique, que personnifie la représentation de Léopold 1^{er} qui trône au centre du monument. Pour partie détournée de son rôle premier, la colonne de Vienne constitue donc, comme d'autres⁵, à la fois un mémorial de la peste et un support de propagande politique.

⁴ Notons cependant que des monuments de ce type ont été construits antérieurement, dès les premières décennies de la deuxième pandémie, telle la colonne de peste de Klosterneuburg (Autriche) qui daterait de 1381 (Andree-Eysn, 1910, p. 26).

⁵ D'autres colonnes de peste symbolisent par exemple, en Autriche, la victoire contre les Ottomans, telle la colonne de Klagenfurt (1689) que domine une croix surmontant un croissant (Lavocat, 2014, p. 141).

On ne peut, enfin, aborder la question de ces structures mémorielles sans mentionner une nouvelle fois les croix de peste, de loin les constructions les plus fréquemment érigées à la suite d'épidémies. Leur usage pour immortaliser ces événements remonte aux tous premiers temps de la deuxième pandémie, dans la tradition d'une pratique vieille de plusieurs siècles consistant à implanter de tels marqueurs topographiques à la croisée des chemins, à l'entrée des villes et villages, ainsi que sur leurs places et dans leurs cimetières. Faites selon les cas de pierre ou de bois, des croix de peste aux dimensions variables virent le jour partout en Europe, au gré des épidémies récurrentes frappant ses territoires, notamment en France, en Allemagne et en Autriche (Andree-Eysen, 1910, p. 26). Si certaines furent employées pour matérialiser l'emplacement de cimetières de pestiférés (cf. *supra*), d'autres n'entretiennent pas de lien avec ces lieux d'inhumation ; construites en qualité d'*ex voto* – par exemple, en Bretagne, le grand calvaire de Plougastel-Daoulas bâti au début du XVII^e siècle (Castel, 1980) – ou érigées en mémoire des victimes de l'épidémie – par exemple, en Bavière, la *pestkreuz* de Schönberg dédiée au souvenir des victimes de l'épidémie de 1648-49 (Byrne, 2012, p. 280) –, elles se retrouvent parfois dans l'enceinte des villages ou, plus fréquemment, à l'extérieur de ceux-ci, pouvant alors faire office de marqueur des limites de la commune (Andree-Eysen, 1910, p. 26). Dans bien des cas, rien ne les distinguait de croix de bornage ou de croix votives en lien avec d'autres événements, de sorte qu'une incertitude plane sur la destination précise de très nombreuses croix de peste présumées connues aujourd'hui, lesquelles ont de surcroît parfois été restaurées, si ce n'est reconstruites. À titre d'exemple, la supposée croix de peste située sur la route d'Adnet à Krispl, près de Salzbourg (Allemagne), est associée à la maladie par une inscription peinte secondairement à sa surface (« *Sterb bis daher 1626 Peststein* »), alors que l'inscription qui y était gravée à l'origine et attestait sa dévotion première était devenue complètement illisible (Eysen, 1897, p. 75). Certaines croix de peste présentent au contraire des caractéristiques architecturales permettant d'attester leur lien avec la commémoration de la maladie. C'est en particulier le cas de croix ornées de statues de saints protecteurs contre la peste – telle la croix de Bas-en-Basset (1587) en Haute-Loire, qui est parée d'une statue de saint Roch – ou de croix aux fûts décorés de bosses lisses, dites croix à bubons, par analogie aux manifestations les plus évidentes de la peste – connues notamment dans la Manche et le Calvados, ainsi que dans le Massif Central (Baudoin, 2006, p. 24). Dans ces cas, les choix architecturaux opérés dénotent une volonté d'ancrer dans les mémoires de manière durable la nature de l'évènement ayant motivé la construction de ces monuments.

PLURALITÉ DES REPRÉSENTATIONS ARTISTIQUES

Nombre d'études ont démontré l'influence qu'ont eu les épidémies de peste dans le domaine des arts, lieux d'investissement symbolique par excellence qui livrent de précieux témoignages de ces périodes critiques de l'histoire et de leurs dimensions sociales, religieuses, politiques et scientifiques. Outre la démonstration de P. Boucheron (2013) des significations que peuvent avoir les images pour prévenir ou résorber le désarroi lorsque celui-ci menace, plusieurs travaux se sont employés à illustrer la richesse et la fécondité de la production artistique sur la peste, tout particulièrement durant le Moyen Âge et la Renaissance, au point que l'on puisse parler d'un véritable art de la peste (p. ex. Brossollet et Mollaret, 1965 ; Ambroselli, 1978 ; Boeckl, 2000). C'est en puisant dans la liste des recherches les plus marquantes sur le sujet que nous tenterons ici de proposer une courte synthèse des données rendant compte de la manière dont diverses formes artistiques ont véhiculé le souvenir de la peste, tout en nous intéressant aux transformations qu'elles ont connues au cours du temps.

Tout au long de la deuxième pandémie, des témoignages détaillés, parfois instantanés, souvent à caractère documentaire, se sont attachés à remémorer l'épidémie, soit selon différents thèmes cycliques, soit en la décrivant comme le mal universel et anonyme (Brossollet et Mollaret, 1965, p. 14). Parmi les thèmes fréquemment évoqués, le plus hautement symbolique et récurrent dans les peintures, les dessins et les bas-reliefs, est le nourrisson qui s'agrippe au sein de sa mère. Ce thème va traverser les siècles, se retrouvant dès le début du XVI^e siècle (p. ex. *La peste de Phrygie* de M.-A. Raimondi d'après Raphaël, 1506-1532), puis pendant tout le XVII^e siècle (p. ex. *La Peste d'Asdod* de N. Poussin, 1630 ; *La place du Mercatello à Naples* de M. Spadaro, 1656 ; *La Peste*, maquette modelée en cire colorée de G. Zumbo, ca. 1690), et encore communément figuré au XVIII^e siècle (p. ex. *Etude pour le Miracle des Ardents* de G.-F. Doyen, 1767). Le souvenir de l'impact de la peste se manifeste également par la représentation fréquente de la mort subite, des personnes en bonne santé qui sont soudain foudroyées par la maladie (p. ex. *Mort par maladie et peste parmi les habitants de Leyde en 1574* de W. de Haen, 1612-1614), ou encore des illustrations exprimant la puanteur des cadavres suggérée par le comportement des personnages qui se bouchent le nez, s'écartent des pestiférés ou ont le visage masqué (p. ex. *Saint Macaire de Gand secourant les pestiférés* de J. van Oost II, 1673 ; *Scène de la peste de 1720 à la Tourette [Marseille]* de M. Serres, 1720). La démesure de la mortalité, principalement en milieu urbain, est également classiquement évoquée par la représentation de charrettes remplies de cadavres (p. ex. *Enterrement de victimes de la peste à Tournai*, extrait des Chroniques de G. Le Muisit de 1272-1352 ; *Bring Out Your Dead*, gravure sur bois d'E. Evans, 1665). De même, nous parvenons de nombreuses images mettant en scène des fossoyeurs, bagnards, mercenaires ou *monetti*, nom donné aux nettoyeurs de rues, ces derniers se manifestant souvent sous les traits de vigoureux jeunes hommes, une vitalité les distinguant des défunts (cf. G. Zumbo cité *supra*).

Certaines représentations montrent les autorités civiles et religieuses réunies pour commémorer les lieux délivrés de la peste ou épargnés, ce qui dans l'art de la peste est communément dénommé vœux de ville ou vœux de consuls (Brossolet et Mollaret, 1965, p. 40). Ce type de tableau votif est fréquent aux XVII^e et XVIII^e siècles (p. ex. *La Ville de Lyon préservée de la peste*, anonyme, ca. 1665 ; *Rendimento di Grazie dopo la peste* de M. Spadaro, 1657). Les processions commémoratives lors de fêtes, bien que nombreuses (cf. *infra*), ont pour leur part laissé peu d'images, beaucoup ayant disparu (Brossolet et Mollaret, 1965, p. 37). Les traitements médicaux en temps de peste font leur apparition dans les représentations artistiques dès le XV^e siècle, comme en témoignent plusieurs enluminures de manuscrit dès 1438 dans lesquelles apparaissent des médecins pratiquant des saignées ou soignant les bubons de patients atteints par la maladie (p. ex. *Le Psautier de Luttrell* illustré vers 1320-1340 par des artistes anonymes). Elles sont de plus en plus fréquentes sur des gravures sur bois du XVI^e siècle où la localisation des bubons sur le corps devient précise ainsi que les indications fournies par les chirurgiens (p. ex. *Emplacement des bubons et des saignées*, anonyme, 1519). Au XVII^e siècle apparaît l'image classique du médecin de peste dans son habit protecteur en cuir, telle la célèbre gravure *Le docteur Schnabel [docteur bec] de Rome* de P. Fürst (1656). L'image perdure aux siècles suivants, seule la coupe du vêtement évoluant. Dès que la notion de contagion va commencer à prendre forme, on trouve les premiers témoignages de l'éviction des malades. Au XVI^e siècle, et plus encore au XVII^e siècle, apparaissent des images d'hospices, hôpitaux ou infirmeries, qui illustrent les moyens mis en œuvre dans ces lieux de soins (Brossolet et Mollaret, 1965, p. 51-52), mais également la promiscuité et la douleur des malades qui agonisent (p. ex. gravure illustrant un hôpital de peste à Vienne d'après un dessin de L. Burnacini réalisé en 1679). Enfin, le rôle des religieux durant la Peste noire et ses résurgences tient une place prépondérante dans les représentations artistiques, que ce soit comme consolateurs des mourants ou pour l'ensevelissement des morts, comme le rappelle le détail d'une fresque de l'église San Fiorenzo de Bastia (Mondovi en Piémont) réalisé au XV^e siècle. Les plus nombreuses représentations, prenant différents supports (peintures, vitraux, bas-reliefs), ont été inspirées par deux grandes figures : Charles de Borromée, Cardinal de Milan (p. ex. bas-relief en marbre *Saint Charles Borromée priant pour la cessation de la peste de Milan* de P. Puget, 1694), et Mgr de Belsunce, évêque de Marseille (p. ex. *Le Dévouement de Mgr de Belsunce pendant la peste de Marseille en 1720* de N.-A. Monsiau, 1819).

Si certaines œuvres vont donner une forme d'exactitude à ce que fut la réalité quotidienne, donner un visage à la peste était aussi une nécessité pour combattre l'angoisse (Brossolet Mollaret, 1965, p. 59). Le symbole de la flèche, associée à la peste depuis l'Antiquité, a introduit la notion de châtement divin. On le retrouve dans les premières et nombreuses représentations du XV^e siècle (p. ex. *Christ lançant les flèches de la peste*, anonyme, 1424). Souvent les points d'impact des flèches correspondent aux lieux de prédilection des bubons (cou, aisselle, aine). Les flèches sont parfois placées dans les mains de la Mort qui peut prendre des figurations particulières (créatures fantasmagoriques ou squelettes fréquemment affublés d'ailes de chauve-souris) (p. ex. *Allegoria della Peste* de G. Di Paolo, XV^e siècle). Excepté pour la colonne de Vienne (cf. *supra*) rares sont les représentations de la peste sous forme humaine et une seule la figure sous la forme d'un démon (dessin de D. Schilling cité par Brossolet et Mollaret, 1965, p. 69). Cette imagerie de la « Grande Faucheuse » se multiplie au cours du temps, cette mort figurée perd ses références chrétiennes en rapport avec le péché et le salut et devient une image laïque (Chevé-Aicardi, 2003, p. 220) ; elle désigne la mort implacable que rappelle le *Memento mori* (p. ex. *Le Triomphe de la Mort* de Brueghel l'Ancien, 1562).

Les innombrables pratiques de dévotion liées à la peste ont également imposé un recours très fréquent aux cultes des saints. Parmi ces derniers, saint Sébastien, qui se rattache au thème de la flèche, est devenu une figure très populaire. On le trouve représenté dans des peintures, des fresques, sous formes de sculptures, ou encore comme illustrations de missels. Sa figure se perpétue au XVI^e et au XVII^e siècle. Plus lent à s'établir, saint Roch fut aussi très souvent évoqué dans de nombreuses œuvres pour son rôle protecteur. L'iconographie représente le plus souvent un pèlerin dénudant sa cuisse pour montrer son bubon, un ange et un chien l'accompagnant. Son culte fut très important en Europe (Espagne, Portugal, Suisse, ex-Yougoslavie, Suède, Danemark) et encore en activité en France (fête au mois d'août, cf. *infra*). Dès le début du XVI^e siècle, saint Sébastien et saint Roch seront fréquemment représentés ensemble. On peut aussi constater la présence du culte de la Vierge miséricordieuse (Vierge au manteau) fréquemment représentée dans l'iconographie de cette période (Brossolet, 1971a ; Ambroselli, 1978). De nombreux autres intercesseurs, en raison de soins prodigués aux malades, de reliques ayant arrêté le fléau, furent aussi implorés comme saints locaux et ont été sources d'inspiration.

Les plus célèbres représentations de la peste restent les fameuses danses macabres qui se singularisent par l'originalité qu'elles apportent avec une mort toujours présente, imprévisible, et à laquelle nul n'échappe. Elles proviennent principalement d'Europe (France, Allemagne, Suisse et Angleterre) et sont récurrentes du XV^e au XVIII^e siècle. La plus ancienne véritablement connue date de 1424 et ornait un mur du charnier des Innocents. Il semble que ce soit à partir d'elle que ce thème fut importé en Grande-Bretagne (Brossolet et Mollaret, 1965, p. 71-76). Ce thème, qui éclot entre la fin du XV^e et le début du XVI^e siècle (illustration dans un incunable publié en 1485 *La grande danse macabre des hommes*), connaît un tel succès qu'on le retrouve sur les murs des couvents, au sein des églises et des cimetières. Un exemple célèbre est la danse macabre peinte par B. Notke dans l'église Saint-Nicolas de Tallinn (Estonie) à la fin du

XV^e siècle. Il devient courant pour illustrer les livres d'heures et, peint ou sculpté, il est utilisé comme motif décoratif sur de nombreux objets (cloche d'église, gaine de poignard, etc.). Il disparaît ensuite peu à peu en tant que fresque mais son esprit demeure dans certaines toiles qui font alors apparaître divers symboles tels que crâne, sablier, horloge.

Le souvenir de la peste, très prégnant dans diverses représentations iconographiques, s'est également manifesté à travers d'autres formes d'expressions artistiques. La maladie a ainsi marqué l'histoire de la musique. Nous pouvons notamment citer, pour le Moyen Âge, le plus grand musicien du XIV^e siècle, G. de Machaut, et ses écrits de 1349 dédié à Charles le Mauvais, roi de Navarre, qui décrivent la Peste noire. La peste fut également une source d'inspiration féconde en ce qui concerne la poésie et la littérature, si bien que selon Hobart (2014) elle est devenue un genre littéraire codifié et reconnaissable dès la fin de la Renaissance. Certains auteurs littéraires du Moyen Âge à la Renaissance ont montré à partir de leurs récits la construction sociale des maladies épidémiques (Grigsby, 2004 ; Cooke, 2009) et en ont donné bien souvent les meilleures descriptions (Grmek, 1969, p. 1474). Nous n'en citerons que quelques exemples parmi les plus classiques. Les premières années de Peste noire ne peuvent être évoquées sans faire référence au *Décameron* de Boccace (1353) qui décrit la peste qui sévit à Florence en 1348. Il raconte l'histoire de dix jeunes gens qui, dix jours durant à la campagne, vont s'échanger des récits et des contes, évoquant ainsi un ensemble vivant (un remède à la peste ?) venant contraster avec la terreur provoquée par l'épidémie environnante. La même période voit éclore la chronique de J. de Venette, avec *La peste de 1348* dans laquelle l'auteur témoigne des symptômes du mal, de sa diffusion rapide, et évoque quelques éléments explicatifs avant d'en analyser les principales conséquences sur la société française. Plus tardivement, en 1678, c'est J. de La Fontaine, dans *Les Animaux malades de la peste*, qui utilise la peste pour livrer une critique de la justice de la cour en montrant l'horreur de ce fléau. Cette fable avait pour objectif de dénoncer le pouvoir politique et de dévoiler les bassesses humaines, la peste étant perçue comme une allégorie des mensonges et de l'hypocrisie régnante. Enfin, dans le *Journal de l'Année de la Peste* (1720), D. Defoe offre un texte entre histoire et fiction, qui évoque de manière très documentée la peste particulièrement meurtrière de Londres en 1665. Elle est ici encore révélatrice de la sociologie de la ville et des destins de chacun, pauvres ou riches confrontés à leurs plus extrêmes penchants pour survivre. Nous signalerons également que plusieurs textes poétiques sont incorporés dans des chroniques historiques ou médicales, comme celles de Ibn al-Wardi d'Alep (mort en 1349), des descriptions qui témoignent de la Peste noire, en exprime l'horreur, la tristesse, la résignation religieuse mais aussi l'espoir des musulmans en situation épidémique.

FÊTES ET CÉRÉMONIES RELIGIEUSES

Conjointement à cette large production artistique, de nombreuses processions et fêtes commémoratives ont été institutionnalisées afin de raviver le souvenir des épidémies de peste. Nous n'avons retenu ici que les plus communément décrites (Brossollet, 1972). La plus célèbre est probablement celle du « Jeu de la Passion », représentation théâtrale commémorant la peste de 1633 qui prit place dès 1664 dans plusieurs villes d'Europe ; elle subsiste encore aujourd'hui dans la ville d'Oberammergau (Allemagne), où elle est jouée tous les dix ans et a atteint une audience mondiale (cf. *infra*). La procession votive organisée à Fréjus en l'honneur de saint François de Paule, saint thaumaturge canonisé en 1519 pour avoir délivré la cité de la peste en 1480, est aussi très renommée. Si la ville le choisit comme saint protecteur dès 1629, ce n'est toutefois qu'en octobre 1720 que fut officiellement organisée une grande fête annuelle alliant procession générale et grand-messe. Dès le milieu du XVII^e siècle, pareilles commémorations vont se multiplier à travers l'Europe, avec à chaque fois pour objet la célébration des saints. Les plus réputées sont à l'honneur de saint Roch, le plus grand intercesseur anti-pestueux. On peut citer, entre autres, la « Procession des Savates » à Granville (Manche) et celle de Ham-sur-Heure en Belgique. Saint Roch étant aussi considéré comme un saint protecteur de diverses maladies du bétail (peste bovine, peste équine, peste porcine), certaines manifestations qui lui sont dévolues rappellent les cultes païens comme en Corrèze, à Saint-Ybard, où se déroule la « frairie » ou « Ballade Saint-Roch », au cours de laquelle la protection du saint est demandée autant pour les hommes que pour les animaux.

Plusieurs confréries de pénitents furent créées à l'occasion d'épidémies de peste, comme celle fondée à Saugues (Haute-Loire) au début du XVII^e siècle pour remercier le Ciel d'avoir épargné le village. Certaines associations formées au Moyen Âge, dont les « Charitons » ou « Frères de la Charité », déploieront un dévouement inlassable durant les grandes épidémies ; un sonneur agitant une tintenelle parcourait les rues pour annoncer le passage de la charrette des pestiférés, dans laquelle chacun plaçait son mort ce qui donna lieu à de nombreuses processions. Bon nombre de ces fêtes et processions perdurent encore de nos jours (cf. *infra*).

SYNTHÈSE

Les sources archéologiques, historiques et artistiques qui nous sont parvenues mettent en lumière la pluralité des formes de mise en mémoire des épidémies de peste qui se sont développées durant le bas Moyen Âge et l'Époque moderne. Elles révèlent également leurs évolutions au fil des siècles, qu'ont

largement conditionnées les croyances des populations et, dans une certaine mesure, les contextes politiques dans lesquelles elles furent mises en œuvre. Pour les premiers temps de la deuxième pandémie pesteuse, les traces matérielles de mémorialisation sont relativement fugaces, se limitant presque exclusivement à quelques monuments commémoratifs érigés en mémoire des victimes et en remerciement de la clémence divine. La plupart des sites d'inhumation de pestiférés de l'époque semblent avoir été rapidement occultés, parfois de manière délibérée. C'est à partir du XVI^e siècle, et de manière plus prégnante au XVII^e siècle, que la commémoration de ces événements meurtriers semble s'être plus particulièrement ancrée dans la société. Les édifications de chapelles et d'églises dédiées aux saints protecteurs contre la peste s'amplifient alors. Les croix de peste, communes dès le XV^e siècle, se multiplient, et l'on voit apparaître à travers l'Europe des colonnes de peste implantées dans l'espace public, dont certaines ont servi de support à des affirmations politiques. C'est également à partir du XVI^e siècle qu'apparaissent des structures d'accueil pérennes des pestiférés, dont quelques-unes seront volontairement préservées afin d'entretenir le souvenir de certains épisodes épidémiques. Au siècle suivant, de nombreuses fêtes et cérémonies à caractère religieux sont institutionnalisées. D'autres formes de commémorations éclosent enfin au XVIII^e siècle, au travers d'une réappropriation et de la patrimonialisation de certains lieux emblématiques liés aux inhumations et à différentes actions sanitaires.

Dans un autre registre, les sources iconographiques donnent également à voir certaines évolutions dans la mise en mémoire de ces événements. Elles rendent compte, dès le XV^e siècle, d'une grande variété de thèmes dont certains, notamment ceux empreints de références chrétiennes, vont traverser les siècles. Des représentations plus laïques s'exprimeront surtout à partir du XVII^e siècle. Les témoignages apportés par la musique et la littérature connaissent les mêmes transformations ; présents dès la Peste noire, ils prennent une connotation clairement politique dès la fin du XVII^e siècle.

PERSISTANCES DES TÉMOIGNAGES ET NOUVEAUX SUPPORTS MÉMORIAUX DE LA PESTE À L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE (XIX^E-XXI^E SIÈCLES)

RÉCURRENCES ARTISTIQUES DANS LE DOMAINE ICONOGRAPHIQUE

Si le XIX^e siècle va marquer un tournant progressif dans la production artistique relative à la peste, il perpétue également quelques-uns des grands thèmes évoqués précédemment. Le thème de l'enfant, représenté parfois mort parfois encore vivant et, dans ce dernier cas, pleurant sur le sein du cadavre de sa mère, va ainsi perdurer à l'époque contemporaine (p. ex. *Scène de peste* de T. Géricault, peint entre 1808 et 1812 ; *Mort du Titien* de P.-N. Bergeret, 1832). Il en va de même du thème du rejet qu'inspire l'odeur des cadavres (p. ex. *Hôpital de pestiférés* de F. de Goya, 1810) ou encore du transport en masse des cadavres (p. ex. *The Plague Pit* de J. Franklin, 1841 ; *La Peste d'Elliant* de L. Duveau, 1849). La médecine à l'œuvre se manifeste dans certaines peintures (p. ex. *Bonaparte visitant les pestiférés de Jaffa* de A.-J. Gros, 1804) qui révèlent presque davantage de terreur que dans les représentations antérieures, mais aussi plus de précisions sur les précautions prises (yeux clos, voile). L'évolution des recherches médicales du début du XIX^e siècle font également l'objet d'un grand nombre de représentations (p. ex. la lithographie évoquant Desgenettes, médecin en chef de l'armée d'Égypte, s'inoculant la peste en présence des soldats malades, réalisée par P.-A.-A. Vafflard entre 1820 et 1835). Les consignes sanitaires évoluant peu à peu, le XIX^e siècle voit apparaître de fréquentes représentations de lazarets (p. ex. *Lyon : le lazaret de la Quarantaine au pied du coteau de Sainte-Foy* d'E. Hostein, 1840) ; le souvenir du grand lazaret du XIX^e siècle à Marseille est fréquemment figuré dans des tableaux et plans (p. ex. au Musée de la Marine à Marseille). On trouve également des scènes plus réalistes, plus intimistes (p. ex. *Drame de la Peste* de Géricault, peint entre 1808 et 1812). L'évocation du rôle des religieux demeure également au travers de quelques représentations dont celle de Mgr de Belsunce au milieu des pestiférés portant l'extrême onction aux mourants lors de l'épidémie de peste de Marseille en 1720 (gravure sur métal daté de la première moitié du XIX^e siècle), ou encore celles de saint Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés de Milan (tableau de G.-F. Colson daté de 1819), une figure plus récemment évoquée dans la toile de D. Ferrara *La Peste à Marseille en 1720* peinte en 1960 (Signoli *et al.*, 1998). La personnification effective de la peste perdure, comme en témoigne entre autres *La Peste* d'A. Böcklin (1898), tableau figurant la Mort chevauchant un dragon.

Outre la persistance d'un certain nombre de thèmes récurrents, c'est toutefois au cours du XIX^e siècle, au moment où s'amorce la déchristianisation et que les progrès médicaux évoluent, que l'image de la peste se transforme et va progressivement s'écarter du sens religieux (Chevé-Aicardi, 2003, p. 50). L'iconographie offre alors une résonance clairement politique comme par exemple dans le tableau d'A.-J. Gros mentionné ci-dessus, où le peintre représente un événement de la Campagne d'Égypte de 1798 à 1801 ayant contribué à bâtir la légende napoléonienne.

PERPÉTUATION ET RENOUVELLEMENT DES FÊTES COMMÉMORATIVES

À partir de la fin du XVIII^e siècle, certaines fêtes suscitées par les pestes médiévales et modernes ont trouvé une large faveur populaire (Brossollet, 1972). Le souvenir des épidémies qu'elles sont censées entretenir a toutefois bien souvent été en partie oublié, et leurs formes ont évolué en réponse à divers enjeux religieux, politiques, idéologiques ou sociaux. Le « Jeu de la Passion » d'Oberammergau (Allemagne), joué tous les dix ans depuis sa création sauf circonstances extraordinaires (première et seconde guerre mondiale, pandémie de Covid-19), a ainsi subi depuis les années 1960 un certain nombre de modifications qui concernent à la fois son texte, sa musique et sa mise en scène, jusqu'alors bien trop imprégnés d'antijudaïsme chrétien. De même, la « Bravade » qui se tient chaque année à Fréjus le troisième dimanche après Pâques se compose depuis 1950 de cérémonies religieuses alliant danses, chants et musiques. La commune de La Ciotat, épargnée par la peste de 1720, a pour sa part instauré en 2012 un grand festival historique annuel célébrant saint Roch. Ce même saint est également resté à l'honneur en Lozère, où les habitants de deux villages voisins (Saint-Chély-d'Apcher et Les Bessons) portent leurs statues respectives lors de processions organisées au mois d'août et se rencontrent sur un pont situé à mi-chemin. En Belgique, « La Marche militaire Saint-Roch » de Ham-sur-Heure se poursuit encore de nos jours, comme cela fut le cas jusqu'en 1950 de la « Procession des Savates » à Granville (Brossollet, 1972, p. 121). De nombreuses cérémonies religieuses se tiennent également encore chaque année. Celle du 28 mai, qui se tient dans l'église du Sacré-Cœur du Prado à Marseille, est une cérémonie expiatoire contre la peste de 1720. La Fête de la Salute, qui est célébrée à Venise chaque 21 novembre, commémore la fin de l'épidémie de peste de 1630. Celle qui se tient chaque 15 juillet à Palerme commémore sainte Rosalie, consacrée patronne de la ville après avoir sauvé la ville de la peste en 1624, et a progressivement été utilisée pour tenter de se libérer d'autres maux, en tête desquels la mafia (Puccio, 2007, p. 361). Enfin, nous citerons la fête qui préside chaque 29 septembre à l'élection du Lord Maire de Londres, au cours de laquelle les dignitaires présents portent à la main un bouquet de fleurs des champs, souvenir des grandes pestes du XVII^e siècle.

VERS UNE DIVERSIFICATION DES FORMES DE COMMÉMORATION

Les XIX^e et XX^e siècles vont voir une diversification des formes de commémorations. Au XIX^e siècle, ce sont essentiellement les livrets d'opéras qui se font l'écho des traumatismes vécus lors des épidémies. La peste est omniprésente dans *Œdipe* de G. Enesco (1936), de même que dans *La peste de Florence* de F. Halévy (1838) ou dans *Un festin en temps de peste* de César Cui d'après Pouchkine (1900). *La Peste* d'A. Camus (1947) est devenu en 1964 *The Plague*, un opéra du compositeur R. Gerhard.

La maladie représente également un thème récurrent de la littérature mondiale. Même s'il s'agit bien souvent d'œuvres de fiction, elles constituent une forme de témoignage historique, tout en formulant une critique sur les réactions sociales et politiques en temps d'épidémie. Quelques ouvrages célèbres méritent d'être évoqués. Pour le tout début du XX^e siècle, peut être citée *La peste écarlate* (1912), nouvelle d'anticipation écrite par J. London qui traite de l'errance, en 2073, de deux personnages dans un monde ravagé par une maladie qui a quasiment éradiqué toute vie humaine sur terre 60 ans auparavant. Dans *Le Théâtre et la Peste* d'A. Artaud (1938), l'auteur fait de la peste une force positive, l'épidémie prenant la forme d'une rédemption. En littérature, la peste fut aussi utilisée comme symbole politique, notamment dans *La peste* d'A. Camus (1947). Dans ce célèbre roman, où il est question d'une véritable épidémie de peste survenue à Oran en 1945, l'auteur livre en réalité une chronique de la Résistance européenne contre le nazisme. Son texte interroge les réactions humaines face au fléau, rappelant que les épidémies, comme les guerres, réveillent les instincts les plus primitifs de l'être humain comme les comportements les plus héroïques. Plus près de nous, F. Vargas utilise la peste comme un moteur du récit de *Pars vite et reviens tard* (2001), roman dont le titre reprend l'un des célèbres adages qu'on suivit jadis pour tenter d'éviter la peste. K. Follett, dans *Un monde sans fin* (2007), nous offre un récit historique du XIV^e siècle faisant la part belle aux ravages causés par la Peste noire. Doit être également cité un remarquable essai de G. Didi-Huberman, *Memorandum de la peste* (2006), qui à partir de textes anciens propose une véritable traversée des savoirs, des gestes et des fictions relatives à la peste. Enfin, pour clore une liste bien loin d'être exhaustive, la peste fut aussi exploitée dans de nombreux romans à portée futuriste, comme *Inferno ou l'avenir des Hommes* de D. Brown (2013), qui nous confronte à notre futur et pousse le lecteur à s'interroger sur la surpopulation, le malthusianisme et l'arrivée d'une nouvelle « Peste noire », ainsi que dans *Le Grand Livre* de C. Willis (1992) et dans deux romans uchroniques ayant pour origine la Peste noire : *La Porte des mondes* de R. Silverberg (1967) et *Chroniques des années noires* de K. Stanley (2002).

Le cinéma s'est aussi largement inspiré de la peste et ici encore nous n'en livrerons qu'un très bref inventaire. Certains films ont livré le vrai visage de la peste, comme *La Peste à Florence*, film historique muet d'O. Rippert (1919) où l'épidémie de peste est personnifiée par un fantôme qui joue du violon, ou *Le Septième Sceau* d'I. Bergman (1957), qui évoque la mort jouant aux échecs pendant une épidémie de peste avec un chevalier revenant des croisades. Plus récemment, en 1992, a été porté à l'écran par L. Puenzo l'adaptation du roman d'A. Camus, *La peste*, dont l'action a été transposée dans un port d'Amérique latine sous une dictature militaire. D'autres ont utilisé l'épidémie comme un élément narratif secondaire

afin de servir une problématique plus générale, comme *Nosferatu le vampire*, film d'épouvante muet de F.-W. Murnau (1922), qui met en scène des rats cachés dans des cercueils pour transmettre la peste, ou encore *Panique dans la rue*, thriller d'E. Kazan (1950), où il est question d'une épidémie de peste pulmonaire propagée par des gangsters. Les références à la peste sont également abondantes dans d'autres domaines tels que les films d'animation (dont le remarquable Periwig-Maker⁶), les séries télévisées, la photographie, les documentaires ou les jeux vidéo⁷, que le cadre de cet article ne nous permet pas de détailler. Son souvenir mériterait également d'être abordé par le biais de l'étude des monnaies, des jetons et médailles (Brossolet et Mollaret, 1965, p. 96). La peste apparaît également dans de nombreux proverbes et expressions (Brossolet, 1971b) et dans la toponymie de certains lieux (Signoli 2018, p. 83).

SYNTHÈSE

Si les arts des XIX^e et XX^e siècles perpétuent certains des grands thèmes iconographiques classiques au Moyen Âge et à l'Époque moderne, y apparaissent également peu à peu de nouveaux types de représentation. Alors que s'enclenche un mouvement de déchristianisation à la toute fin du XVIII^e siècle, l'évolution des connaissances médicales et l'attention portée aux soins des malades au début du XIX^e siècle vont conduire à l'émergence de certains thèmes à fortes consonances politiques. D'une manière générale, l'art, au service de commanditaires mécènes, devient instrument de propagande. En témoignent, entre autres, les représentations successives du Chevalier Roze, figure emblématique de la lutte contre la peste de 1720 à Marseille, qui servent clairement à affirmer le rôle prépondérant du pouvoir politique face à l'épidémie (Chevé-Aicardi, 2003, p. 424-430). De la même manière, les fêtes commémoratives, où se croisent religion et politique, voient leurs formes évoluer au cours du XIX^e siècle, plus particulièrement au XX^e siècle. L'émergence au milieu du XIX^e siècle de la patrimonialisation, initiée notamment en France par P. Mérimée (Poulot, 2011), a joué un rôle important pour la conservation de certaines réalisations architecturales monumentales liées aux épidémies de peste et a contribué ainsi à la perpétuation de leurs souvenirs jusqu'à nos jours. À la fin du XIX^e siècle, avec l'apparition des premiers livrets d'opéras évoquant la peste, et bien plus encore dès le début du XX^e siècle avec la littérature et le cinéma, on assiste à une diversification des formes de commémorations qui seront progressivement complétées par des supports de plus en plus variés depuis lors et jusqu'à aujourd'hui.

GESTION MÉMORIELLE D'AUTRES ÉPIDÉMIES

FORMES DE COMMÉMORATION DE QUELQUES REDOUTABLES FLÉAUX

D'autres épidémies, bien que moins dévastatrices que la peste, ont également laissé des traces durables dans les esprits et dans les mœurs. Devant la profusion de la documentation disponible, en grande partie ravivée par la pandémie actuelle de Covid-19, nous ne saurions en fournir ici un traitement exhaustif et limiterons notre propos à quelques exemples emblématiques.

La variole a la réputation d'avoir été le fléau universel du XVIII^e siècle. À la différence de la peste, qui terrorisait par ses attaques massives, sa propagation fut beaucoup plus insidieuse, de sorte qu'elle fut considérée comme une maladie familière à laquelle les populations devaient se résigner. Elle dévasta l'humanité pendant au moins 3000 ans, faisant jusqu'à 300 millions de morts rien qu'au XX^e siècle (Flahault et Zylberman, 2008). Les formes de commémorations entourant la maladie ont, pour beaucoup, visé à célébrer la lutte contre celle-ci. Dans le domaine pictural, l'accent fut fréquemment mis sur la découverte de la vaccine par E. Jenner en 1796, qui permit grâce à sa diffusion rapide de faire rapidement chuter la mortalité (p. ex. *Le Docteur Edward Jenner [1749-1823] effectuant la première vaccination contre la variole en 1796*, tableau de G. Mélingue, 1879). Ce progrès médical fut toutefois assez souvent décrit dans un esprit critique, la vaccine étant parfois considérée comme du charlatanisme (p. ex. dessin satirique *La vaccine en voyage*, anonyme, début du XIX^e siècle). Certains objets ont également été créés pour commémorer les acteurs de la lutte contre la maladie. C'est le cas, notamment, d'une médaille à l'effigie d'E. Jenner créée en 1923 pour le centenaire de sa mort et d'une plaque commémorative en l'honneur de l'agriculteur B. Jesty, considéré comme l'un des premiers à avoir expérimenté la vaccination contre la variole en 1774. La variole a également été abordée dans la littérature, comme dans *La quarantaine* de J.-M.-G. Le Clézio (1997), qui relate l'épreuve vécue en 1891 par la totalité des passagers d'un navire contraints de vivre plusieurs mois sur une île après suspicion de cas de variole à bord. En 2020,

⁶ Il s'agit d'un court métrage sorti en 1999, fondé sur le roman *A Journal of the Plague Year* de D. Defoe. Le film a été produit par Ideal Standard film, réalisé par S. Schäffler. Il est consultable sur Internet : <https://youtu.be/vkILYLKaiac>

⁷ À titre d'exemple, dans *Crusader Kings 2: The Reaper's Due* (2016), les stratégies de jeu sont liées aux épidémies, notamment la Peste noire, et aux différentes façons de les gérer. Dans *A Plague Tale: Innocence* (2019), l'action se déroule en pleine guerre de Cent Ans, avec une évocation de la Peste noire et de la prolifération des rats.

L'Administration postale des Nations Unies, en collaboration avec l'Organisation mondiale de la santé (OMS), a émis un timbre pour commémorer les 40 ans de l'éradication de la variole. Elle fut également célébrée lors d'une cérémonie virtuelle organisée par l'OMS le 8 mai 2020. Afin de commémorer ce triomphe médical de manière permanente, l'OMS a par ailleurs récemment invité les musées à imaginer une exposition sur le thème de la variole, visant à mettre en exergue les enseignements qui peuvent en être tirés pour lutter contre la Covid-19 et assurer la sécurité sanitaire mondiale.

Autre fléau de la période contemporaine, le choléra fut le grand mal du XIXe siècle⁸. La France, particulièrement touchée à quatre reprises (1832, 1854, 1866 et 1884), en conserve quelques traces mémorielles. Parmi les œuvres picturales évoquant cette maladie, nous pouvons citer les toiles d'A. Feragu et de P.-F. Guérie qui représentent la visite de bienfaisance que fit l'impératrice Eugénie auprès des cholériques à l'hôtel-Dieu d'Amiens en juillet 1866. Toutes deux sont considérées comme des médias de propagande du régime impérial, donnant à voir la volonté du pouvoir, alors en quête de popularité, de partager les épreuves du peuple et de lui apporter aide et réconfort. Dans le domaine littéraire, V. Hugo offre, dans son ouvrage *Les Misérables* (1862), une description de l'épidémie qui frappa Paris en 1832 et de ses conséquences. L'édition du 12 juillet 1884 de *L'Illustration*, premier magazine hebdomadaire français, décrit une maladie politique, textes et dessins condamnant clairement la promiscuité et l'insalubrité dans lesquelles vivent les classes pauvres, causes de la propagation de l'épidémie. Au XX^e siècle, *Le hussard sur le toit* de J. Giono (1951) témoigne lui aussi des ravages provoqués par le choléra qui traverse la Provence en 1832. C'est cette même épidémie qui se retrouve aussi au cœur de l'ouvrage *L'Amour au temps du choléra* de G.-G. Marquez (1985) ; l'auteur y fait un parallèle entre une passion amoureuse qui se répand et croît et la maladie épidémique. Dans le domaine cinématographique, peut être cité *Mort à Venise* de L. Visconti (1971) qui évoque une épidémie de choléra dissimulée par les autorités. Le choléra est aussi à l'origine de la tradition de la fête du vœu de Nice qui se déroule tous les ans au début de l'été. Instaurées dès 1832, cérémonie religieuse et procession solennelle commémorent le fait que la ville fut épargnée par l'épidémie. C'est pour les mêmes raisons que fut construite dans la même ville dès 1841 l'église Notre-Dame-des-Grâces, un édifice à la gloire de Marie. La commémoration du choléra fut, enfin, celle des acteurs de la lutte contre la maladie. Ainsi, des médailles officielles furent attribuées pour la première fois en 1832 à tous ceux qui se dévouèrent pendant l'épidémie de choléra qui frappa la France cette année-là. À la suite de la pandémie de choléra de 1835, d'autres médailles furent décernées, plus parcimonieusement, pour acte de courage et de dévouement. Suivra une médaille en argent pour ceux qui se dévouèrent à soigner les malades lors de la reprise du choléra en 1849. Des médailles propres à chaque épidémie de choléra se succédèrent durant tout le Second Empire, jusqu'à l'instauration, en 1885, d'une médaille d'honneur des épidémies pour récompenser les personnes s'étant particulièrement distinguées par leur dévouement pendant des maladies épidémiques (Schall, 2020). Visant dans un premier temps à la commémoration du choléra, elle fut ensuite décernée par le ministère de la Guerre aux personnes (militaires ou civils) ayant pris soin de militaires malades ou blessés pendant la Première Guerre mondiale, ainsi qu'en lien avec l'épidémie de grippe espagnole (cf. *infra*). Abrogé en 1962 et remplacé par la médaille d'honneur du service de santé des armées, cette médaille a toutefois été réactivée tout récemment à la suite de la pandémie de Covid-19.

Si bien d'autres épidémies meurtrières pourraient être évoquées (Delumeau, Lequin, 1987 ; Flahault, Zylberman, 2008), nous n'en citerons que quelques formes commémoratives à travers trois exemples. Le typhus a donné lieu à certaines commémorations, dont l'érection d'un mémorial à Montréal (Canada) à la suite d'une épidémie particulièrement sévère survenue entre mai 1847 et avril 1848. Daté de 1859, il est sobrement constitué d'un sombre et imposant rocher de quelque 30 tonnes et 3 mètres de hauteur (dit *The Black Stone* ou Roc irlandais), portant à sa surface une inscription à la mémoire des nombreux immigrants irlandais morts de la maladie. La tuberculose est également demeurée dans les mémoires, en particulier au travers des nombreuses références qui y sont faites dans le domaine des arts. Elle est notamment le ressort dramatique des deux opéras les plus populaires du monde, *La bohème* de G. Puccini (1896) et *La Traviata* de G. Verdi (1853). Elle fut aussi très souvent évoquée en littérature, entre autres dans *La montagne magique* de T. Mann (1923). Enfin, nous mentionnerons l'épidémie d'Ébola qui a récemment frappé, entre 2013 et 2016, l'Afrique de l'Ouest et fait depuis l'objet de commémorations. Elles prennent principalement la forme de cérémonies. À titre d'exemple, un office religieux œcuménique associant chrétiens et musulmans s'est tenu en Sierra Leone en novembre 2015. De même, une messe a été célébrée en août 2019 dans la commune rurale de Mangina (République démocratique du Congo), premier épiscopat de l'épidémie d'Ébola au Nord-Kivu. Un pèlerinage a également été organisé à Namugongo (Ouganda) en juin 2019. À Guékédou (République de Guinée), une commémoration originale a eu lieu en mars 2015, à destination du personnel d'un Centre de Traitement d'Ébola. Un drap tendu sur un mur a permis à chacun de relater par écrit, en quelques mots, son expérience, donnant lieu à nombre de remerciements à l'endroit de Médecins Sans Frontières Belgique. Un manguier a par ailleurs été planté à cette occasion, dans une optique commémorative : l'épidémie d'Ébola étant apparue en mars, à la saison

⁸ La maladie s'est répandue dans le monde entier dès 1817 et a depuis causé sept pandémies, dont la dernière est toujours active hors d'Europe (Bourdelaïs et Dodin, 1987).

des mangues, leur apparition sur l'arbre ravivera chaque année le souvenir de l'évènement (Le Marcis, 2015, p. 16).

LES GRANDES OUBLIÉES DU XX^E SIÈCLE ET DU DÉBUT DU XXI^E SIÈCLE

Si de nombreuses épidémies ont donc fait l'objet de commémorations, d'autres, tout autant dévastatrices, ont finalement laissé bien peu de souvenirs. C'est le cas, en premier lieu, de l'épidémie de grippe dite « espagnole », qui essaima à l'échelle du globe entre mai-juin 1918 et avril 1919 et fut responsable d'environ 50 millions de décès. Bien qu'elle fit prendre conscience de la nécessité d'une gestion mondiale du risque infectieux et contribua à l'émergence de nombreux travaux sur les virus, il semble que le monde se soit empressé de l'oublier, du moins dans les décennies qui suivirent son éclosion. Deux raisons sont classiquement évoquées pour tenter d'expliquer cette occultation : elle pourrait participer d'un mécanisme d'autodéfense, passant par le rejet collectif d'un évènement dramatique peu et mal maîtrisé ; il est également possible que l'épidémie ait été en partie masquée par des évènements mondiaux plus traumatisants encore, notamment le premier conflit mondial auquel elle a succédé (Vinet, 2018). À notre connaissance, elle n'a laissé au XX^e siècle que de rares traces dans le domaine artistique *lato sensu*⁹ : elle est évoquée dans la 14^e Symphonie de D. Chostakovitch (1969) par la présence de G. Apollinaire, victime de cette épidémie, et dans quelques chansonnettes, dont celle que G. Balta écrivit en 1918. De rares pays lui ont voué quelques mémoriaux ; ainsi, à Saint-John's au Canada, a été érigée en 1920 une statue dédiée à E. Dickinson, jeune infirmière morte de la grippe au chevet des malades. Ce n'est finalement que très récemment que cette maladie est devenue de plein droit un objet d'histoire et de mémoire (Vagneron, 2018). En est pour preuve la commémoration du centenaire de la grippe espagnole qui a eu lieu à l'automne 2018 à Victoriaville au Québec. La pandémie actuelle de Covid-19, qui invite à se tourner vers le passé et ses épidémies longtemps oubliées, a également très largement contribué à remettre sur le devant de la scène cet évènement, qui apparaît comme le symbole même de l'épidémie moderne. En conséquence de cela, il semble qu'émerge aujourd'hui une vraie réflexion sur la mémoire qu'on en a entretenu en France et ailleurs dans le monde.

Une amnésie collective semble également flagrante en ce qui concerne la deuxième pandémie grippale du XX^e siècle, intervenue quarante ans plus tard. La grippe asiatique, qui se répandit à travers le monde entre 1956 et 1958, causant entre 1 et 4 millions de décès selon l'OMS, reste en effet assez méconnue, même si elle est, elle aussi, quelque peu remise à l'honneur en cette période de Covid-19¹⁰. Un impact sanitaire sous-estimé, des symptômes et une propagation de l'épidémie mal identifiés, une fin de décennie davantage passionnée par les débuts de la conquête spatiale, les crises au sein du monde et l'inflation, sont autant de raisons avancées pour expliquer le fait qu'elle n'a jamais été considérée comme une vraie crise sanitaire. De la même manière, la grippe de Hongkong qui, de 1968 à 1969, a tué environ un million de personnes dans le monde, reste méconnue. À cette période, la guerre du Vietnam et les soubresauts de mai 68 apparaissent comme des évènements bien plus importants. Comme la grippe espagnole et à la différence d'épidémie plus anciennes, ces deux épidémies de grippe resteront toutefois dans les mémoires par le biais de la large couverture photographique dont elles ont pu bénéficier.

À ce répertoire des épidémies éclipsées de la mémoire, peuvent être ajoutées diverses maladies moins meurtrières mais beaucoup plus récentes : le SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère), première maladie grave et transmissible à avoir émergé au début du XXI^e siècle, qui causa en 2003 quelque 800 décès à travers le monde ; plus funeste, la pandémie mondiale de grippe A de 2009-2010, qui aurait tué entre 200 000 et 400 000 personnes ; plus localisé, le MERS (syndrome respiratoire du Moyen-Orient), qui a fait environ 450 décès, la plupart au Moyen-Orient, depuis son apparition en 2012. À notre connaissance, aucune forme de commémoration n'est liée à ces trois épidémies.

LE CAS PARTICULIER DE L'ÉPIDÉMIE DE SIDA

Nous ne pouvons pas terminer notre tour d'horizon des commémorations des épidémies sans évoquer, ne serait-ce que brièvement, celle qui pour moult raisons constitue un cas à part. Le syndrome d'immunodéficience acquise, plus connu sous son acronyme sida, est apparu dès 1920 et fut identifié comme une épidémie à partir de la fin des années 1970, affectant alors rapidement des millions de personnes dans le monde et représentant un vecteur important de stigmatisation de groupes de populations (Africains, Haïtiens, toxicomanes, gays). Elle représente la crise sanitaire mondiale qui a conduit, et conduit encore, à la plus grande expression publique et collective de la mémoire. Une des particularités de la commémoration liée au sida est que si certaines élaborations mémorielles vont prendre corps dans un espace déterminé, institué, la plupart des lieux de mémoire vont se distinguer par leur

⁹ Il existe cependant plusieurs photographies de la Croix-Rouge mettant en scène malades et personnel médical qui pourraient être assez instructives à exploiter.

¹⁰ Voir, par exemple, l'émission radiophonique *Avant le coronavirus, les ravages de la grippe asiatique et de la grippe de Hong Kong* avec Patrice Bourdelais, diffusée le 19 avril 2020 sur RFI ; <https://www.rfi.fr/fr/podcasts/20200419-avant-le-coronavirus-les-ravages-la-grippe-asiatique-et-la-grippe-hong-kong>

caractère itinérant (Broqua, 1998, p. 105), notamment ceux qui vont mobiliser de nombreuses personnes lors de rassemblements collectifs.

Une profusion d'actions publiques est très tôt apparue, dès 1983, dans l'histoire du sida aux États-Unis, en grande partie du fait de la spécificité de l'épidémie de concentrer ses effets sur des populations déterminées, dont les homosexuels (Balasinski et Mathieu, 2006, p. 12). Les offices commémoratifs célébrés dans un cadre privé vont laisser peu à peu place à des actions publiques où se retrouvent mêlés des manifestations de rue et des cérémonies de commémoration. Très vite, la célébration du souvenir des disparus est associée à une contestation sociale et politique qui va laisser libre court à de nombreuses expressions artistiques. En France, comme ailleurs en Europe, des associations de lutte contre l'épidémie apparaissent dès 1982 (AIDES en 1984, Act Up Paris et Le Patchwork des Noms en 1989, fondées sur des modèles américains). Les manifestations de rue sont les plus mobilisatrices, rythmées par la Gay Pride à la fin du mois de juin et la Journée mondiale du sida organisée chaque 1^{er} décembre dans le monde entier. Toutes deux visent à commémorer les victimes du sida par l'affirmation d'une identité collective. Parallèlement, d'autres manifestations tout aussi concrètes mais plus spontanées se développent. Les *zaps*, sorte de représentations théâtrales, ou *picketings*, constitution de piquets portés par les manifestants, sont devenus les symboles des interventions publiques de tous les groupes Act Up dans le monde. Ces actions-éclair non déclarées revêtent une fonction politique et revendicative relevant tout autant de la tradition des manifestations contestataires que de l'art performance (Broqua, 2005, p. 203-241). Parmi les grands moments commémoratifs liés au sida, peut être également citée la « Journée du désespoir » organisée le 4 avril 1992, sur le modèle du *Day of Desperation* d'Act Up New York en janvier 1991. À certaines occasions, les corps sont utilisés comme barrages humains, par exemple en s'asseyant par terre (*sit-in*) ou en se couchant sur le sol (*lie-in*) ; la forme la plus extrême correspond au *die-in*, qui consiste à s'allonger au sol, immobile et muet, pour feindre la mort. Ces formes douces de violence à soi renouent avec le spectacle des processions de pénitents à l'époque de la Peste noire, bien qu'elles ne supposent pas la même culpabilité et auto-inflexion d'une peine (Broqua, 2005, p. 243-271). En 1992 et 1993, plusieurs militants français de l'association Act Up ont organisé, sur le modèle américain, des enterrements collectifs à dimension politique, les funérailles de certains d'entre eux ayant pour objectif une action contestataire, leurs dépouilles, conservées telles quelles ou sous forme de cendres, figurant au centre des manifestations.

Différents symboles, qui auront marqué l'histoire de la lutte contre le sida, resteront dans les mémoires, tel le répandu mais contesté ruban rouge créé en 1991 par des artistes apparentés au collectif Visual AIDS ou le triangle rose, redressé la pointe vers le haut, funeste insigne de la déportation homosexuelle (symbole autour duquel se rassemblent les militants d'Act Up). Le sida a en outre considérablement influencé le monde artistique, qui en est devenu l'un des principaux supports de commémoration, ceci sous des formes multiples et variés (peinture, sculpture, littérature, cinéma, etc.). En témoignent en premier lieu de nombreuses œuvres d'artistes plasticiens qui évoquent les stigmates du sida, comme *Untitled (Aids)*, réalisée en septembre 1985, au début de l'épidémie de sida, par le graffeur et peintre K. Haring, qui représente un malade du sida aux allures monstrueuses, portant une croix rouge, comme un pestiféré. Le sida, en raison des divers traumatismes qu'il a suscité, était aussi appelé à devenir un thème récurrent de la littérature. Trois décennies après l'émergence de l'épidémie, des chercheurs ont dressé le bilan des représentations qu'en a données la littérature française (notamment à partir des écrits de H. Guibert, G. Hocquenghem, J.-L. Lagarce et G. Dustan) ; de l'analyse de ces œuvres et de la pluralité des approches (études littéraires, de genre et culturelles) se dégage une multitude de récits alliant autobiographie et fiction qui tous interrogent l'actualité d'un phénomène et ses multiples implications, aussi bien intimes que politiques, esthétiques que morales (Spoiden, 2001 ; Badin *et al.*, 2016). Le cinéma, comme le théâtre, s'est également emparé de l'épidémie avec le double objectif de retranscrire son itinéraire et de raconter l'existence de ceux qui en souffrent. Les représentations sont généralement de deux ordres : la première met en scène un individu touché par la maladie, face aux autres et face au monde – p. ex. *Les Nuits fauves* (1992) de C. Collard –, tandis que dans la seconde, plus fréquente, le sida devient l'affaire d'un groupe – comme le montre R. Campillo dans *120 Battements par minute* (2017).

L'épidémie de sida a aussi donné lieu à des créations artistiques sociales et politiques à travers des œuvres de rue, telles les fresques dédiées à la maladie du quartier Mission de San Francisco ou celles des villes de Soweto (2002) et de Lyon (2019). En 1987 fut conçu à San Francisco le projet d'un patchwork collectif visant à honorer la mémoire des personnes décédées. Au fil des ans, des centaines de panneaux confectionnés à partir de matériaux de toutes sortes se succédèrent. Nommée *The AIDS Memorial Quilt*, cette œuvre, définie avant tout par sa fonction mémorielle et réparatrice, est devenue monumentale ; elle pèse aujourd'hui plus de cinquante tonnes et couvre une surface de plus de 120 000 m². Certains panneaux (sur environ 35 000 réalisés) sont encore très régulièrement exposés dans plusieurs villes américaines (p. ex. Washington en 2012). Toutes les grandes métropoles ont dressé un mémorial (p. ex. statue, mur des Noms) pour les victimes du sida. Enfin, dans un autre registre, la Monnaie de Paris a soutenu la lutte contre le sida en émettant une pièce commémorative de 2 euros millésimée 2014.

La spécificité des commémorations liées au sida semble liée au fait que la plupart des actions commémoratives représentent l'agencement de mémoires multiples, souvent concurrentes, mémoires

individuelles, mémoires de certaines minorités, mémoires nationales et internationales. Malgré certains clivages idéologiques entre ces groupes qui ont souvent conduit à des affrontements, ces mémoires ont réussi à coexister et à constituer une vraie mémoire collective.

CONCLUSIONS

Les siècles passés nous ont laissé une somme remarquable de témoignages sur les épidémies, sources d'une mémoire constituée d'éléments épars, hétérogènes, véhiculées par de nombreux supports et différents groupes sociaux. Notre article s'est donné l'ambition, certes limitée par notre propre domaine d'expertise, de tenter un inventaire des commémorations liées aux grandes épidémies du passé à partir de certains savoirs déjà connus mais en l'enrichissant de données originales, en particulier dans le domaine de l'archéologie, et dans une perspective de confrontation générale de différentes expressions du souvenir sur le temps long.

Lieux d'accueil des malades et cimetières ont livré des traces mémorielles tangibles, que ce soit par l'édification de monuments ostentatoires (monastère, chapelle), ou de manière plus modeste par l'aménagement de stèles ou de croix. Connues dès le XV^e siècle, ces formes de commémoration vont se généraliser du XVI^e au XVII^e siècle puis se transformeront (espaces verts, nouvelles édifications architecturales) plus tardivement, au tournant des XVII^e et XVIII^e siècle. Partout à travers l'Europe se développent dès le XV^e siècle et jusqu'au XVIII^e siècle d'autres supports mémoriaux, soit en relation avec des lieux de cultes (*ex voto*, églises), soit plus tardivement dans des espaces publics (statuaire et monuments) où ils prendront progressivement une dimension plus politique. La même bascule chronologique peut être perçue dès la fin du XVII^e siècle et plus encore au XVIII^e siècle pour différentes formes de représentations artistiques, les thématiques religieuses, sans pour autant disparaître, cédant peu à peu le pas à des représentations où transparaissent des enjeux politiques qui s'affirmeront plus clairement au XIX^e siècle.

En dépit de quelques similarités apparentes (populaires, d'ordre culturel), les cadres de compréhension des épidémies ont progressivement changé au cours du temps, en lien notamment avec les progrès médicaux. Ainsi, s'il apparaît un point commun entre toutes les épidémies, à savoir la nécessité de mise en récit, de mise en image, ces changements se sont accompagnés d'une nette évolution dans les traces mémorielles associées à ces événements. Pour les épidémies les plus anciennes, toutes les formes de souvenirs semblent s'être construites au départ autour d'un certain fatalisme et rendent compte de la prégnance de la religion dans leur élaboration. Dans les sociétés modernes, elles ont au contraire évolué vers un plus grand optimisme, marqué par une glorification des progrès scientifiques, véhiculée par les pouvoirs politiques.

Cette première synthèse conduit à s'interroger sur certains développements qui pourraient y être apportées. Les formes de commémorations étudiées, quelles que soient leurs natures, mériteraient d'être analysées en relation avec le contexte qui les a fait éclore (exigences des commanditaires, sensibilités des artistes, préoccupations, craintes et espoirs des sociétés) et ce de manière à pouvoir faire émerger d'éventuelles différences selon les espaces géographiques considérés. Il serait également pertinent de s'interroger sur les processus de mémorisation impliqués dans les différentes formes de témoignages qui nous ont été légués. Bien que la complexité et l'hétérogénéité des phénomènes nommés unanimement « mémoire » ait déjà été abordées (p. ex. Lavabre, 2000, 2014), ses raisons et ses effets, et en particulier dans le cadre des recherches qui nous préoccupent dans le présent article, reste à explorer. La diversité des modes de commémorations utilisés renvoie à différents cadres référentiels qui nécessiteraient d'être discutés d'un point de vue méthodologique et épistémologique.

Enfin, la partie dédiée à la gestion mémorielle d'épidémies autre que la peste génère aussi certaines frustrations, notamment celle de n'avoir finalement pu livrer qu'un aperçu partiel des souvenirs laissés par certaines épidémies, ainsi que celle d'en avoir sciemment occulté bon nombre d'autres qui ont pourtant bousculé le monde ces dernières années (p. ex. Zika, Chikungunya). À cela s'ajoute le constat que nous n'avons eu accès qu'aux formes les plus collectives de commémoration, tandis que bon nombre d'initiatives individuelles nous ont échappées. Le panorama que nous avons tenté de livrer nous permet toutefois d'observer un nouveau basculement perceptible ces dernières décennies. L'anxiété permanente caractéristique des populations occidentales actuelles, alimentée en continu par divers médias, et le « déni de mort » de plus en prégnant, sont les ingrédients de l'irruption d'un véritable traumatisme social lorsque frappe une nouvelle épidémie, avec généralement une forte résonance politique. Cela nous amène inévitablement à nous interroger sur la place que l'épidémie mondiale actuelle de Covid-19 conservera dans l'imaginaire collectif, ce que nous en retiendrons et ce que nous raconterons. Comment, en fonction de la sensibilité des différentes cultures exposées, seront interprétés les réactions et interactions sociétales, les peurs, les échecs (en particulier médicaux), les pertes (humaines, économiques, etc.), ou à l'extrême les aspects les plus positifs, notamment le renforcement des préoccupations écologiques que l'on ne peut qu'espérer durable ? Quelques commémorations ont déjà pris forme (une pièce commémorative

représentant le coronavirus aux États-Unis, une médaille titrée « MERCI » de la Monnaie de Paris en hommage aux personnels soignants, des veillées funéraires dans le cadre des cafés mortels) et d'autres sont évoquées (transformation du site d'inhumations new-yorkais d'Hart Island en parc commémoratif, construction d'un mémorial afin de rendre hommage aux Français morts durant l'épidémie). À n'en point douter, d'autres verront encore le jour au lendemain de la crise sanitaire et participeront à moyen et long termes à une construction mémorielle qui ne sera certainement pas exempte d'enjeux politiques.

Remerciements : Nous adressons nos remerciements aux relecteurs anonymes de cet article qui par leurs commentaires constructifs ont contribué à en améliorer la présentation et certains développements.

BIBLIOGRAPHIE

AMBROSELLI, C., 1978, *La Grande Mortalité : Approche iconographique de la Peste au Moyen-Age*, Paris, Université Paris VI, Faculté Broussais Hôtel-Dieu.

AMBROSELLI, C., 2007, « La mort humaine à l'épreuve de la Grande Mortalité. Témoignage d'artistes 1315-1543 », in Signoli M., Chevè D., Adalian P., Boëtsch G., Dutour D. (dir.), *Peste : entre Épidémies et Sociétés*, Florence, Firenze University Press, p. 293-302.

ANDREE-EYSN, M., 1910, *Volkskundliches aus dem Bayerisch-Österreichischen Alpengebiet*, Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn.

AVERY, H., 1966, « Plague churches, monuments and memorials », *Proceedings of the Royal Society of Medicine*, n°59, p. 110-116.

BADIN, A., GENETTI, S., LIBASCI, F. ROULIN, J.-M., (dir.), 2016, *Littérature et sida, alors et encore*, Ed. Brill/Rodopi.

BALASINSKI, J., MATHIEU, L. (dir.), 2006, *Art et contestation*, PU Rennes.

BAUDOIN, J. (dir.), 2006, *Croix de Corrèze*, Nonette, Éditions Créer.

BARRY, S., GUALDE, N., 2007, « La Peste noire dans l'Occident chrétien et musulman : 1346-1347/1352-1353 », in Castex, D., Cartron, I. (dir.), *Épidémies et crises de mortalité du passé, Actes des séminaires (année 2005) de la Maison des Sciences de l'Homme*, Pessac, Ausonius Éditions, Études 15, p. 193-227.

BENEDICTOW, O. J., 2004, *The Black Death, 1346-1353: The Complete History*, Woodbridge, Boydell Press.

BIRABEN, J.-N., 1976, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens, II – Les Hommes face à la peste*, Paris, Mouton.

BIRABEN, J.-N., LE GOFF, J., 1969, « La peste dans le Haut Moyen Âge », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 24^e année, p. 1484-1510.

BIZOT, B., CASTEX, D., REYNAUD P., SIGNOLI, M. (dir.), 2005, *La saison d'une peste (avril-septembre 1590), Le cimetière des Fédons à Lambesc*, Paris, CNRS Éditions.

BOECKL, C. M., 1996, « Vienna's Pestsäule: The Analysis of a Seicento Plague Monument », *Wiener Jahrbuch für Kunstgeschichte*, n° 49, p. 41-55.

BOECKL, C. M., 2000, *Images of Plague and Pestilence: Iconography and Iconology*, Coll. Sixteenth Century Essays & Studies, Kirksville, Truman State University Press.

BOUCHERON, P. (dir.), 2013, *Conjurer la peur. Essai sur la force politique des images*, Coll. Histoire, Paris, Seuil.

BOURDELAIS P., DODIN A. (dir), 1987, *Visages du choléra*, Paris, Belin.

BROQUA, C., 1998, « De quelques expressions collectives de la mémoire face au sida », in Broqua, C., Loux, F., Prado, P. (dir.), *Sida: deuil, mémoire, nouveaux rituels. Ethnologie française*, vol 28, n° 1, p. 103-111.

- BROQUA, C. (dir.), 2005, *Agir pour ne pas mourir. Act Up, les homosexuels et le sida*, Paris, Presses de Sciences Po.
- BROSSOLLET, J., 1969, « L'influence de la peste du Moyen âge sur le thème de la danse macabre », *Médecine et hygiène (Genève)*, n° 860, p. 233-236.
- BROSSOLLET, J., 1971a, « La Vierge au manteau protecteur contre les flèches de peste », *Médecine de France*, n° 218, p. 15-20.
- BROSSOLLET, J., 1971 b, « Sur quelques traces des anciennes épidémies de peste dans la langue et la légende », *Vie et langage*, n° 226, p. 99-106.
- BROSSOLLET, J., 1972, « Les fêtes contemporaines ayant pour origine une épidémie de peste », *Médecine de France*, n° 229, p. 19-22.
- BROSSOLLET, J., MOLLARET, H. H. (dir.), 1965, *La peste, source méconnue d'inspiration artistique*, Anvers, Jaarboek van het Koninklijk museum voor schone kunsten.
- BYRNE, J. P., 2012, *Encyclopedia of the Black Death*, Santa Barbara, ABC-CLIO.
- CASTEL, Y.-P., 1980, *Atlas des croix et calvaires du Finistère*, Quimper, Société archéologique du Finistère.
- CASTEX, D., 1998, « Capdrot, colline du Gay », *Bilan Scientifique Régional Aquitaine 1998*, Bordeaux, Service régional de l'archéologie / Ministère de la culture et de la communication, p. 17-18.
- CASTEX, D., KACKI, S., 2015, « L'impact des épidémies sur les usages funéraires du passé. Faits archéologiques versus idées reçues », in Treffort, C. (dir.), *Le cimetière au village dans l'Europe médiévale et moderne*, Actes des XXXVe journées internationales d'histoire de Flaran, Toulouse, Presse Universitaire du Midi, p. 233-251.
- COTTRET, B., et HENNETON, L. (dir.), 2010, « La commémoration, entre mémoire prescrite et mémoire proscrite », in Cottret B., Henneton L., (dir.), *Du bon usage des commémorations*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 7-24.
- CHEVÉ-AICARDI, D., 2003, *Les corps de la Contagion. Etude anthropologique des représentations iconographiques de la peste (XVIème-XXème siècles en Europe)*, Thèse de doctorat en Anthropologie biologique, Université de la Méditerranée – Aix-Marseille II.
- COOKE, J. (dir.), 2009, *Legacies of plague in literature, theory and film*, Londres, Palgrave Macmillan.
- DELUMEAU, J., LEQUIN, Y. (dir.), 1987, *Les Malheurs des temps : histoire des fléaux et des calamités en France*, Coll. Mentalités : vécus et représentations », Paris, Larousse.
- DEMEURE, C., CARNIEL, E., 2009. « Yersinia pestis », *Revue Francophone des Laboratoires*, n° 415, p. 33-39.
- EYSN, M., 1897, « Über alte Steinkreuze und Kreuzsteine in der Umgebung Salzburgs », *Zeitschrift für Österreichische Volkskunde*, n° 3, p. 65-79.
- FLAHAULT, A., ZYLBERMAN, P. (dir.), 2008, *Des épidémies et des hommes*, Paris, Éditions de la Martinière.
- GRAINGER, I., HAWKINS, D., COWAL, L., MIKULSKI, R. (dir.), 2008, *The Black Death cemetery, East Smithfield, London*, Londres, Museum of London Archaeology Service, Monograph n° 43.
- GRIGSBY, B. L., 2004, *Pestilence in Medieval and early modern English literature*, Londres, Routledge.
- GRMEK, M. D., 1969, « Préliminaires d'une étude historique des maladies », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 24, p. 1473-1483.
- HOBART, B., 2014, *L'Imaginaire de la peste dans la littérature française de la Renaissance*, Thèse de doctorat en Littératures françaises et comparées, Paris, Université Paris IV.
- HORROX, R., 1994, *The Black Death*, Manchester, Manchester University Press.

- KACKI S., 2020, « Black Death: Cultures in crisis », in Smith, C. (éd.), *Encyclopedia of Global Archaeology*, Second Edition, Cham, Springer [En ligne : https://doi.org/10.1007/978-3-319-51726-1_2858-1].
- KACKI, S., CASTEX, D., 2012, « Réflexions sur la variété des modalités funéraires en temps d'épidémie. L'exemple de la Peste noire en contextes urbain et rural », *Archéologie Médiévale*, n° 42, p. 1-21.
- LAVABRE, M. C., 2000, « Usages et mésusages de la notion de mémoire », *Critique internationale*, vol 7, n° 1, 48-57.
- LAVABRE, M. C., 2014, « La commémoration : mémoire de la mémoire ? », *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, n° 3, p. 26-37.
- LAVOCAT, F., 2014, « Memory of natural disasters: construction and representations of Europe », in Boyer, J. W., Molden, B. (dir.), *EutROPEs. The Paradox of European Empire*, Chicago, University of Chicago Center in Paris, p. 131-161.
- LE MARCIS, F., 2015, « Traiter les corps comme des fagots. Production sociale de l'indifférence en contexte Ebola (Guinée) », *Anthropologie & Santé* [En ligne : <http://journals.openedition.org/anthropologiesante/1907> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anthropologiesante.1907>].
- LECLERC, J., TARRÊTE, J., 1988, « Sépulture », in Leroi-Gourhan, A. (dir.), *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 963-964.
- LITTLE, L. K. (dir.), 2007, *Plague and the end of Antiquity. The pandemic of 541-750*, Cambridge, Cambridge University Press.
- NORA, P. (dir.), 1997, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.
- POULOT, D., 2011, « Le temps des musées et le temps du patrimoine », *Hermès, La Revue*, vol 61, n° 3, p. 23-29.
- PUCCIO, D., 2007, « Les représentations politiques de la peste » in Signoli M., Chev   D., Adalian P., Boetsch G., Dutour D. (dir.), *Peste : entre épidémies et Sociétés*, Firenze University Press, p. 359-369.
- PRUVOST, J. (dir.), 2013, *Journal d'un amoureux des mots*, Paris, Ed. Larousse.
- RIGAUD, P., 2005, « L'infirmerie du quartier de Farriol / les Fédons dans les sources écrites », in Bizot, B., Castex, D., Reynaud, P., Signoli, M. (dir.), *La saison d'une peste (avril-septembre 1590). Le cimetiere des Fédons    Lambesc (Bouches-du-Rhône)*, Paris, CNRS   ditions, p. 19-36.
- SCHAAL, K., 2020, « La médaille et les épidémies, Commémorer l'épidémie de choléra de 1832 » et « Récompenser le citoyen. La médaille d'honneur des épidémies (1885-1962) », *Carnet de recherche, Au revers de la médaille*, <https://medaille.hypotheses.org/697> et <https://medaille.hypotheses.org/714>.
- SIGNOLI, M. (dir.), 2018, *La Peste noire*, Presses Universitaires de France, Paris.
- SIGNOLI, M., CHEV  , D., BOETSCH, G., DUTOUR, O., 1998, « Du corps au cadavre pendant la Grande Peste de Marseille (1720-1722) : des données ostéo-archéologiques et historiques aux représentations sociales d'une épidémie », *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, vol. 10, n   1-2, p. 99-120.
- SIGNOLI, M., TZORTZIS, S., BIZOT, B., ARDAGNA Y, RIGEADE C., SÉGUY I., 2007, « Découverte d'un cimetiere de pestiférés du XVII   siècle (Puy-Saint-Pierre, Hautes-Alpes, France) », in Signoli, M., Chev  , D., Adalian, P., Dutour, O., Bo  tch, G. (dir.), *Peste : entre épidémies et sociétés*, Florence, Firenze University Press, p. 131-136.
- SIMOND, P. L., 1898, « La propagation de la peste », *Annales de l'Institut Pasteur*, 12, p. 625-687.
- SPOIDEN, S., 2001, *La Littérature et le sida : archéologie des représentations d'une maladie*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- VAGNERON, F., 2018, « La grippe espagnole : une historiographie centenaire revisitée », *Ler História*, n   73, p. 21-43.

VESCHAMBRE, V., 2009, « Entre luttes identitaires et instrumentalisation consensuelle. Enjeux sociaux de la patrimonialisation et de la mise en mémoire des lieux », *Géographie et cultures*, n° 72, p. 63-79.

VINET, F. (dir.), 2018, *La grande grippe : 1918. La pire épidémie du siècle*, Paris, Edition Vendémiaire.

YERSIN, A. E. J., 1894. « La Peste bubonique à Hong-Kong », *Annales de l'Institut Pasteur*, n° 8, p. 662-668.